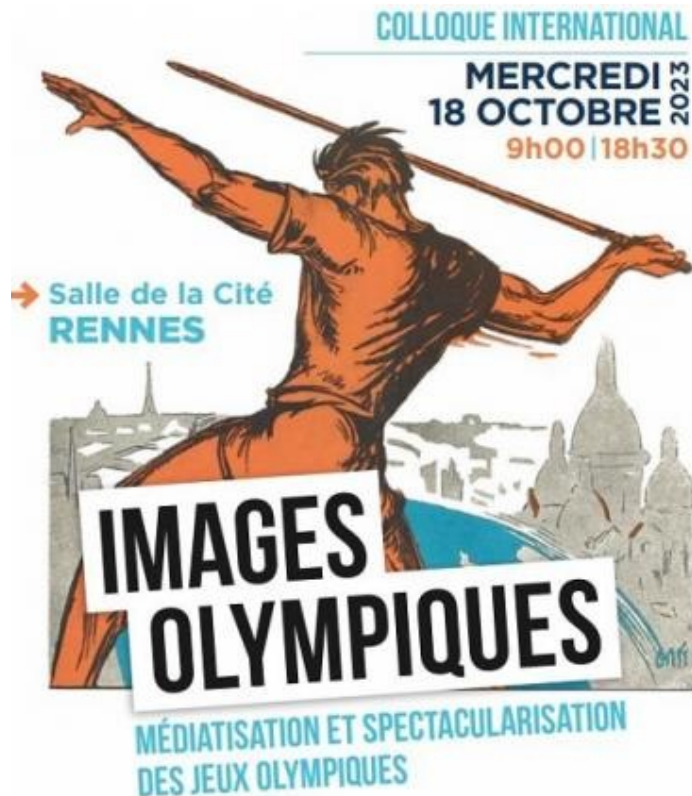


“Une médaille olympique n’est pas toujours synonyme de reconnaissance”
(<https://nouvelles.univ-rennes2.fr/article/medaille-olympique-nest-pas-toujours-synonyme-reconnaissance>)



Comment, en tant que directeur de VIPS² et avec l’ensemble de l’équipe du laboratoire, abordez-vous les JO 2024 ?

Cela fait une quinzaine d’années que je travaille sur l’histoire de l’olympisme sous différentes facettes. Faisant partie d’un collectif qui avait retracé l’histoire des Jeux de Paris de 1924, j’avais été amené à travailler sur des archives conservées au musée olympique à Lausanne. À partir de là, une partie de mes travaux ont porté sur ces questions. Quand je suis arrivée à l’Université Rennes 2, j’ai creusé ce sillon et le recrutement de plusieurs enseignant·es-chercheur·ses a permis de développer plusieurs études. Depuis 2017, c’est-à-dire à partir du moment où le Comité international olympique (CIO) a attribué les Jeux 2024 à Paris, j’ai mis en place un groupe de travail au sein du laboratoire autour de la problématique de l’héritage social et culturel des grands événements sportifs. Nous scrutons donc ce qui se passe depuis des années ; nous avons également organisé un colloque qui a fait l’objet d’une publication aux Presses universitaires de Rennes (<https://pur-editions.fr/product/6501/heritage-social-d-un-evenement-sportif>). Nous sommes donc considéré·es comme des spécialistes de la question de l’héritage, souvent sollicité·es à la fois par des partenaires sportifs telles que des fédérations, ou des acteurs politiques. C’est ainsi que j’ai été invité à l’Élysée pour donner des éléments de compréhension aux conseillères et conseillers du président sur des événements sportifs comme les Jeux ou la Coupe du monde de rugby qui se déroule actuellement en France.

Vous avez co-organisé en octobre 2024 « Images Olympiques. Médiation et spectacularisation des Jeux Olympiques », un colloque international qui propose d’aborder historiquement la production et la diffusion des images sur l’olympisme. En quoi cette question des représentations peut nous éclairer sur

les controverses olympiques d’aujourd’hui ?

Nous avons effectivement fait ce choix de nous intéresser aux images qui gravitent autour de l’olympisme, à sa médiation, en réunissant les meilleur·es spécialistes de la question en France et au niveau international. Ce colloque a été pensé pour être très accessible au grand public et pas uniquement aux universitaires, les interventions se feront toutes à partir d’images. L’idée est de prendre le contrepied de travaux qui tendent à se focaliser sur l’événement comme une manifestation de performances exceptionnelles, de compétition entre les pays. Nous travaillons sur la mise en scène : comment participe-t-elle à renforcer ou à dépasser certaines tendances qui traversent le mouvement sportif et qui résonnent avec des problématiques sociales ? Les questions d’altérité, d’inégalités de genre, de migration, d’héroïsation ou de développement durable seront ainsi analysées au prisme de l’objet olympique. Ce sont des aspects qui traversent l’histoire des Jeux depuis 1896 mais qui sont aussi éminemment contemporains.

Que pouvez-vous nous dire de la place des femmes dans les jeux olympiques ?

D’un point de vue purement statistique, les femmes ont été moins présentes que les hommes. Lors de premiers Jeux en 1896, aucune femme n’a participé, elles étaient 2% à Paris lors de la deuxième édition, et le taux de participation a progressivement augmenté mais très lentement. Je m’intéresse au traitement médiatique dans la presse généraliste des médaillées olympiques françaises. C’est frappant de constater que la première championne olympique française, Marguerite Broquedis en tennis en 1928, n’a pas fait la Une des journaux et son nom est tombé aux oubliettes. Au fil des éditions, quelques sportives gagnent des médailles, mais les choses évoluent peu en termes de médiation. En 1948, Micheline Ostermeyer obtient trois médailles olympiques et reste encore aujourd’hui la 3^e athlète la plus récompensée de l’histoire. Pourtant ses succès sont occultés par les médias. L’une des raisons est probablement qu’elle gagne dans des épreuves auxquelles les femmes ne sont pas associées parce qu’elles ne correspondent pas aux stéréotypes de la féminité, le lancer de disque et de poids.



Christine Caron, médaille d'argent pour la France en natation à Tokyo, en 1964.

Il va falloir attendre 1964 pour voir une femme faire la une de la presse généraliste et notamment de Paris Match, l'un des titres les plus populaires. Mais la médiatisation de Christine Caron, médaille d'argent en natation à Tokyo, interroge : c'est un modèle stéréotypé de féminité qui est promue par la mise en scène de sa vie personnelle, de l'esthétique. Colette Besson, championne olympique sur le 400 mètres à Mexico en 1968, ouvre une nouvelle traversée du désert pendant plus de 20 ans, jusqu'en 1992 avec la première victoire de Marie-José Pérec. Là encore, cette médiatisation de grande envergure se fait par l'intermédiaire des codes de la féminité plus que par leurs qualités sportives. Il en sera de même avec Laure Manaudou. La première fait la une en robe haute couture, et la deuxième est davantage appréhendée par l'intermédiaire de ses aventures amoureuses que par ses performances exceptionnelles, aspect systématiquement mobilisé pour les hommes. En revanche, ces figures ont permis à de nombreuses jeunes filles de s'identifier et on constate que cette médiatisation joue un rôle favorisant le passage à l'acte des jeunes sportives ; Christine Caron marque par exemple le début d'une féminisation du sport en France. Les traversées du désert interrogent d'autant plus : dans quelles mesures l'absence de médiatisation ne participe-t-elle pas à une forme de désengagement des femmes de la pratique sportive ?